

4^e Année - N° 126.

Le numéro : 25 centimes

15 Mars 1917.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Frs

G^{al} Anthoine

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

APRÈS LE TORPILLAGE DU « LACONIA »



Mrs Herbert, sa fillette et la nurse.



Grâce au sang-froid et à la discipline de l'équipage on n'eut à déplorer, lors du torpillage du « Laconia », la disparition que de 24 passagers ou marins sur 300 personnes que le paquebot transportait. Voici, à leur arrivée à Londres, quelques-uns des passagers qui, recueillis par un vapeur, furent débarqués à Queenstown. En haut : MM. A. French, Mc Call, J. Fotheringham, H. C. Braun, qui n'ont pas voulu se séparer de leurs ceintures de sauvetage. En bas : quelques autres passagers. Dans les médaillons : Mme et Mlle Hoy, Américaines qui périrent dans la catastrophe, et M. Irvine, commandant du « Laconia ».

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 1^{er} au 8 Mars

Le mouvement de recul que les Allemands, pressés par les forces britanniques, ont commencé le 25 février s'est poursuivi au cours de cette période, marqué cependant par quelques simulacres de réaction qui n'ont pas eu de suite. Le 1^{er} mars, nos alliés annoncent que le total des prisonniers qu'ils ont faits durant le mois de février s'élève à 2.133, dont 36 officiers. La retraite allemande leur a livré, avec plus ou moins de résistance, les localités de Ligny-Tilloy, Tilloy, Le Barque, Warlencourt, Pys, Miramont, Petit-Miramont, Grandcourt, Puisieux-au-Mont, Serre et Gommecourt. Ce jour même, ils avancent encore, au nord de Miramont, de 540 mètres sur un front de 2.400. Le 2, continuation de la progression au nord de Warlencourt-Eaucourt, et au nord-ouest de Puisieux-au-Mont ; les Allemands effectuent deux contre-attaques, au nord-ouest de Gueudecourt et au nord-ouest de Ligny-Tilloy, et sont repoussés. Le 3, c'est au nord de Puisieux-au-Mont et à l'est de Gommecourt que l'avance britannique s'exécute : le déplacement est de 400 mètres sur un front de 8 kilomètres. L'ennemi cède maintenant le terrain moins facilement ; à cette dernière progression, il a opposé une résistance opiniâtre ; de plus, il tente, mais en vain, de contre-attaquer au nord-est de Gommecourt ; on peut se demander si les réactions qu'il esquisse n'ont pas uniquement pour but de faciliter le gros de sa retraite, en entravant momentanément l'expansion des Anglais, car, le 4, il se laisse prendre encore, à l'est de Gommecourt, 1.100 mètres en profondeur sur un front de 3 kilomètres 200 ; et le 6, nos alliés peuvent réaliser une nouvelle progression au nord-ouest d'Irles et au nord de Puisieux-au-Mont.

Le 7, on ne signale aucune modification de la situation dans ce secteur.

C'est sur les rives de l'Ancre que les événements présentent le plus d'intérêt ; mais nos alliés ne restent pas au port d'armes dans les autres secteurs : sans relâche ils harcèlent les Allemands à la fois sur les points les plus différents. Le 4, leurs opérations se placent au sud de Souchez, au nord-est de Givenchy et à la Bassée. Attaqués à la suite d'un violent bombardement vers Ablaincourt et Rancourt, ils repoussent les assaillants. Le lendemain ils réussissent d'autres coups de main vers Angres, Calonne, et le nord-est de Loos, tandis que les Boches s'évertuent inutilement à leur enlever une tranchée au sud-est de Roclincourt. Le 3, nos alliés ont à repousser des attaques à Sailly-Saillisel, au nord-ouest de Roye, à l'est de Givenchy. Le 4 est marqué pour eux par un gros succès : à l'est de Bouchavesnes, ils attaquent et enlèvent les tranchées ennemis sur un front de 1.100 mètres ; ils les conservent malgré de violentes contre-attaques : ils ont fait 173 prisonniers. Un autre coup de main heureux, au nord-est d'Ablaincourt, leur en donne quelques-uns de plus. Le 5, de nouveaux raids des Anglais sont couronnés de succès : au sud-est et au nord d'Arras, ainsi qu'au sud-est de Cuinchy. Les Allemands dirigent une attaque contre leurs nouvelles positions à l'est de Bouchavesnes ; ils essaient de lourdes pertes et en se retirant laissent de nombreux prisonniers ; ils en avaient déjà laissé un certain nombre dans les autres affaires de cette journée ; le lendemain, 6, nos alliés font, dans la même région (est de Bouchavesnes), une incursion dans leurs tranchées.

L'aviation de nos alliés a été constamment en mouvement : reconnaissances, bombardements, combats aériens se sont produits journalièrement. Les Anglais semblent pratiquer dans les airs la tactique du harcèlement qui leur réussit si bien sur terre.

Le front français a présenté la même activité que les jours précédents ; parmi les affaires, peu importantes, qui ont été signalées, il en est deux qui méritent de retenir l'attention. Voyons d'abord les moins sérieuses.

Le 1^{er}, nos patrouilles se battent avec des patrouilles allemandes en Argonne et en Alsace, à l'est de Metzeral : elles leur font des prisonniers. En Champagne, dans la région de Tahure, nos poilus attaquent une tranchée et capturent une partie de ses défenseurs. Le même fait d'armes se produit le 2 en Argonne, près de Vauquois. A l'ouest de Soissons, les Allemands nous attaquent simultanément en deux endroits, au nord-est de Vingré ; leur initiative échoue sous nos feux. Le 3, nos reconnaissances s'attaquent à des tranchées près de Moulin-sous-Touvent et en forêt d'Apromont, et en ramènent des prisonniers et du matériel. Le 4, même opération au sud de Nouvron, entre Oise et Aisne, ainsi que vers Bourreuilles ; nous sommes attaqués sur plusieurs points : dans la région de Hautebraye et en

Alsace ; insuccès complet pour les agresseurs. Le 5, on nous attaque de nouveau vers Troyon, dans la région de Reims, à la cote 304, à l'ouest de Pont-à-Mousson, au nord de Flirey. Non seulement il ne nous en coûte aucune perte de terrain, mais encore les Boches nous laissent des prisonniers. De notre côté nous prenons l'initiative de quelques coups de main qui s'effectuent avec succès, notamment au nord-ouest de Tracy-le-Val et au bois d'Avocourt. Le 6, deux coups de main nous rapportent quelques prisonniers : l'un au sud de Lassigny, l'autre dans le secteur d'Ammerzwiller. Le 7 amène la répétition de ces escarmouches : nos hommes réussissent un coup de main à Quennevières et repoussent des tentatives de l'ennemi au nord-est de Flirey, au nord de Saint-Mihiel et vers Ammerzwiller. Lutte d'artillerie partout ; opérations de mines, etc.

Des opérations assez sérieuses ont été dirigées contre nos lignes dans le secteur de Verdun. Un bombardement intense faisait prévoir, dès le 3 mars, qu'il y aurait une forte attaque dans la région au nord d'Eix ; elle se produisit en effet le 4 sur nos positions de la Fiévetière. L'ennemi réussit à pénétrer dans nos éléments de première ligne, mais il en est chassé aussitôt. La lutte d'artillerie ne cesse pas pour cela.

Sur la rive droite de la Meuse, le 5, après avoir bombardé longuement la région du bois des Caurières, les Allemands déclanchent une forte attaque sur un front de 3 kilomètres entre la ferme des Chambrettes et Bezonvau. Nos tirs de barrage, nos mitrailleuses brisent leur élan ; à peine peuvent-ils prendre pied dans nos éléments avancés, au nord du bois des Caurières ; leurs efforts sont hors de toute proportion avec ce succès dont ils perdent presque aussitôt le bénéfice, car une vive contre-attaque de notre part les rejette en arrière.

Cependant, la lutte n'a pas cessé au nord du bois des Caurières ; les Allemands font des efforts répétés le 6 pour nous chasser de nouveau des éléments de tranchées que nous avons reconquis hier : nos feux, nos contre-attaques ont raison de leur ardeur ; la canonnade dans ce secteur est toujours très violente ; et, le 7, il n'est fait mention d'aucun mouvement d'infanterie. Une fois de plus les Germains ont vu échouer une initiative dont ils espéraient sans doute beaucoup. Car il est à présumer que ces deux dernières attaques, montées avec d'assez grands moyens, avaient pour principal but de pallier l'effet déplorable que doit faire en Allemagne la reprise par les Anglais de vastes terrains et de fortes positions dans la Somme.

Toujours est-il qu'elles n'ont pas eu un bon résultat pour l'assaillant et qu'elles lui coûtent fort cher.

La guerre aérienne est toujours menée aussi vigoureusement ; les communiqués nous font connaître chaque jour quelque nouvelle prouesse de nos aviateurs. Le 7 février, Heurteaux marquait sa 20^e victoire, et le lieutenant Madon, reconnu « as » seulement depuis le 1^{er}, abattait un 6^e Boche. Le 9, Guynemer en était au 31^e ; le 10, le sous-lieutenant Deullin attrapait son 11^e. Le 7, le maréchal des logis Casale remportait le titre d'« as » ; le 17, le capitaine Doumer recevait cette consécration de ses victoires, et, le 7 mars, le lieutenant Pinsard était reconnu « as ».

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL ANTHOINE

Né au Mans le 28 février 1860, entré à l'École polytechnique en 1877, le général Anthoine a fait sa carrière dans l'armée de l'artillerie.

Lieutenant, il resta trois ans en Indo-Chine ; capitaine en 1889, colonel en 1910, il est nommé général de brigade en 1913 et devient l'un des treize membres du Comité d'Etat-Major.

Lorsque la guerre éclate, il est mis à la tête d'une division d'infanterie ; il est nommé divisionnaire, à titre définitif, le 25 novembre 1915.

En septembre 1915, le général Anthoine était nommé commandant d'un corps d'armée. Il a été l'objet de la citation suivante :

« Commandant de corps d'armée des plus brillants tant par l'étendue de ses connaissances que par ses qualités d'activité, d'entrain et de fermeté. A donné aux attaques de septembre 1915 de nouvelles preuves de sa valeur en enlevant sur un front de 6 kilomètres une position ennemie puissamment défendue. »

Le général Anthoine est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 1^{er} octobre 1916.

Les Téléphonistes Militaires

Le poilu, le héros, celui qui « trinque » et se couvre de gloire, celui qui mène la vie la plus harassante et fait la besogne la plus ingrate, celui sur lequel comptent les grands chefs et qui reste anonyme dans la foule de ses semblables, c'est le simple « bibi », le fantassin de deuxième classe. Figure indistincte parmi les figures de la tranchée, qu'il soit Breton, Morvandiau, Basque ou Lorrain, on ne sait rien de lui que son courage et sa patience. Nul insigne ne le met en valeur : il porte au col le numéro de son régiment, au bras les brisques réglementaires, sur la poitrine la croix qu'il a gagnée, et c'est tout. C'est à celui-là qu'on rend hommage quand on dit : « Les Français se battent bien. »

Mais autour de la lutte, à côté du crâneau ou du poste d'écoute, en marge du régiment, il y a l'indispensable « compagnie hors rang », qui groupe les spécialistes. Sans elle, l'unité ne serait que le bras vigoureux, le poing aveugle et sourd qui assomme au hasard ; la « compagnie hors rang », c'est l'œil, l'oreille, les doigts agiles et déliés, les jambes rapides. Cyclistes, agents de liaison montés, pionniers, sapeurs, bombardiers, brancardiers, conducteurs du train de combat, téléphonistes, tous ces soldats qui ne vont pas « à la fourchette » n'en font pas moins un ouvrage précieux. Et quand les spectateurs lointains de l'arrière imaginent que, de porter sur la manche une roue, une hache, une croix rouge, une grenade ou une étoile, cela les met à l'abri de la mort, ils se trompent : les spécialistes connaissent le danger, et souvent, quand les « poilus du rang » attendent au fond des cagnas la fin d'un bombardement, eux-mêmes sont obligés de rester sous la pluie des marmites et d'exécuter jusqu'au bout les ordres qui leur ont été donnés.

Malgré les plus terribles arrosages, le cycliste qui porte un pli poursuit sa route, le pionnier creuse plus avant le boyau qu'il est chargé de faire, le sapeur construit le « masque » de branchages qui permettra au ravitaillement de passer inaperçu, le bombardier met en batterie son crapouillot, le brancardier ramasse les blessés, le téléphoniste assure la communication...

C'est particulièrement de ce dernier que je veux parler aujourd'hui. Depuis le début de la guerre, et surtout au cours des différents combats qui ont eu pour théâtre les environs immédiats de Verdun, les chefs ont eu maintes fois l'occasion de citer à l'ordre le jour des téléphonistes qui s'étaient conduits en braves.

Le public a-t-il oublié, parmi tant d'héroïsmes, ce beau fait d'armes ?

Moreau, téléphoniste du ... régiment de ligne, est à son poste lorsque l'ennemi déclenche une attaque imprévue. Les Français doivent se replier sur les secondes lignes. Mais Moreau demeure près de son appareil, enfoui sous les débris de sa cagna. L'ennemi, qui occupe maintenant la tranchée, l'organise, puis se masse pour tenter une nouvelle attaque sur les secondes lignes françaises. Moreau remarque, contre tout espoir, que son fil n'est pas coupé. Il téléphone aussitôt à ses chefs, indique l'emplacement exact des troupes ennemis, qui l'entourent sans le savoir, et provoque un tir d'artillerie immédiat et dont il est nécessairement volontairement victime.

Pour le téléphoniste militaire, la différence entre le temps de guerre et le temps de paix ne consiste pas seulement dans le fait qu'il risque maintenant sa vie. Ses attributions sont changées. Elles ont pris plus d'importance ; elles demandent plus de connaissances techniques, plus d'ingéniosité, plus de vigueur.

Avant la guerre, le téléphoniste était à la caserne encore plus privilégié que « ceux de la classe ». Il coulait des jours heureux, loin du maniement d'armes ou du pas gymnastique, échappant aux corvées désagréables, aux marches fatigantes, aux manœuvres à travers champs, dans les labours où la terre pèse aux souliers, comme jalouse de garder l'homme.

Avec sa section, peu nombreuse et commandée par un officier indulgent, il partait sans hâte, « l'appareil de campagne » en bandoulière, une bobine de fil à la main, vers quelque bosquet hospitalier, quelque ferme réputée pour sa piquette et son fromage, quelque rive ombragée de petite rivière paisible. A cet endroit s'arrêtait la moitié de la section, tandis que l'autre, sous les ordres du sergent, gagnait un coin non moins agréable, et distançant de deux ou trois cents mètres.

Alors on montait ici et là les postes téléphoniques, reliés par un fil qui courait au travers du feuillage, négligemment accroché aux branches, ou même simplement posé à terre, et la communication était établie. Quelques plaisanteries échangées suffisaient à convaincre la section, qui n'était pas exigeante, du bon fonctionnement des appareils.

Après quoi, c'était une sieste générale et bienfaisante, coupée d'une collation rustique, animée parfois d'une partie de manille acharnée.

Ensuite, suffisamment las pour jouir, pendant la nuit proche, d'un bon sommeil, le téléphoniste rentrait à la caserne, la cigarette aux lèvres, fredonnant les refrains en vogue, et débouchant dans la cour juste à temps pour apercevoir la rentrée de ses frères d'armes moins heureux — les « biffins » — qui revenaient poudreux, les jambes molles, les épaules fléchissant sous le poids du sac.

Aujourd'hui, ce n'est plus la même chose. Pour être téléphoniste, il faut avoir fait ses preuves, être solide, agile, bon grimpeur et bon coureur, plus débrouillard qu'un zouave et brave au possible.

Et puis il faut — et cela c'est l'essentiel — connaître la téléphonie...

Tant de qualités, dites-vous, pour écouter, l'oreille collée au récepteur, et parler dans un cornet métallique ?

C'est que le rôle du téléphoniste n'est pas celui de la demoiselle du téléphone. Si, devant son multiple, — le plus souvent improvisé avec des douilles

et des balles, comme je l'expliquerai tout à l'heure, — il donne la communication avec autant de bonne grâce que le fait la demoiselle au fatidique « J'é-cou-te ! », c'est là la moindre part de sa besogne et la plus aisée. Jugez-en :

Imaginons que le ... régiment d'infanterie doive prendre possession d'un nouveau secteur. Avant que les compagnies de ce régiment puissent effectuer la relève, les téléphonistes reçoivent de leurs prédecesseurs les appareils de secteur, la carte des différents postes et des différentes lignes.

On leur indique l'emplacement de l'artillerie, des régiments voisins, de la brigade et de la division.

L'officier téléphoniste vérifie les lignes, s'assure qu'elles sont en bon état, fait exécuter les réparations nécessaires, établit le projet des modifications à apporter dans le réseau, partage ses hommes entre les divers postes, nomme les chefs de poste...

Les compagnies ont alors licence de s'établir dans les tranchées du secteur.

Voilà donc nos téléphonistes installés, les uns dans les postes de première ligne, les autres dans les « centraux » situés près des postes de commandement, et où aboutissent plusieurs lignes. Ils établissent la communication entre les chefs de section, les commandants de bataillon, le colonel, les généraux... Chaque matin et chaque soir, ils reçoivent et transmettent les rapports qui serviront à la confection des communiqués. Ils portent à domicile — dans les gourbis — les messages et les ordres.

Survient un bombardement. Les marmites, en éclatant, rompent, arrachent les fils téléphoniques. Cependant la communication ne doit pas être interrompue !

Alors le téléphoniste sort de l'abri, recherche l'endroit où le fil est coupé, et répare malgré le terrible danger, sans souci des obus qui pleuvent.

Souvent, il est forcé d'interrompre sa besogne, de se jeter à plat ventre pour éviter le 150 ou le 210 dont le lourd sifflement l'aveugle. Souvent aussi, il est blessé, il est tué. Et c'est à un autre de le remplacer.

L'habitude aidant, le téléphoniste arrive à réparer rapidement son fil. Généralement, il ne s'agit que de gratter au couteau les deux extrémités à relier, pour enlever sur quelques centimètres l'enveloppe caoutchoutée, de faire la ligature, et de recouvrir cette ligature d'une toile gommée imperméable. Mais parfois il est nécessaire d'ajouter une certaine longueur de fil, et cela complique l'opération.

En somme, la réparation elle-même est vite faite. Ce qui est surtout difficile, c'est de trouver le point où la ligne est coupée.

Un fil a plusieurs kilomètres de longueur, fréquemment dix ou douze, et il passe par les endroits les plus invraisemblables et les plus impraticables. Le téléphoniste doit pourtant le suivre sans le perdre de vue jusqu'à ce qu'il rencontre le point de rupture et puisse effectuer la réparation. Encore est-il obligé de poursuivre sa recherche jusqu'à l'extrémité du fil, la ligne pouvant être coupée plusieurs fois.

Si le fil traverse la plaine, le téléphoniste doit quitter la tranchée, au risque d'être aperçu par l'ennemi. Si la ligne passe au-dessus d'un réseau de fils de fer barbelés, le téléphoniste doit en enjamber ce réseau — et c'est, on le devine, extrêmement incommode et périlleux.

Lorsque le fil a été posé dans une forêt, il devient d'une difficulté inouïe de le suivre à l'œil. Il se confond avec les branches, disparaît dans le feuillage. Il arrive que le téléphoniste, trompé par la vue d'un fil semblable à celui qu'il devait réparer, s'embarque sur une fausse piste et se trouve à l'improviste devant un poste inconnu où ses « collègues », qui sont exposés à la même mésaventure, lui offrent un quart de pinard, réconfort appréciable !

Quand une ligne est coupée la nuit, la tâche du téléphoniste, on le voit, n'est pas mince. Et pourtant il est impossible de la négliger. Une communication mal assurée peut entraîner la perte d'une tranchée et celle de nombreuses vies humaines. D'où, pour les téléphonistes, la plus grande responsabilité, et d'où, également, la nécessité de choisir les téléphonistes parmi des hommes de confiance.

Le matériel mis au début de la campagne à la disposition des téléphonistes était à la fois primitif et insuffisant. Les appareils, afin de pouvoir être portés par les hommes, étaient légers et fragiles. Le fil était simplement émaillé et de très petit diamètre. Enfin, il n'y avait qu'un nombre trop restreint de ces tableaux où aboutissent plusieurs lignes et qu'on appelle « multiples ».

A mesure que les besoins se révélerent, l'intensité augmenta le matériel, mais c'est surtout aux téléphonistes eux-mêmes qu'il dut d'être bientôt complet.

Ils ramassèrent soigneusement tout le fil inutilisé qui était resté dans les villes et les villages évacués, et celui que les Boches avaient été forcés d'abandonner dans leur retraite précipitée de la Marne. C'était, celui-là, du fil épais, résistant, enveloppé de toile et de gutta-percha.

Ils recueillirent et remirent en état de fonctionner tous les appareils qu'ils trouvèrent ainsi.

Enfin ils construisirent eux-mêmes, fort ingénieusement, les « multiples » qui leur faisaient défaut. Ils employèrent pour cela des cartouches qu'ils avaient vidées de leur poudre. La balle servait de fiche, reliée à un fil. Entrée dans la douille, elle établissait le contact et ainsi la communication.

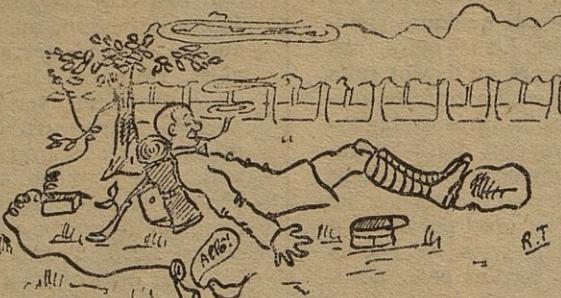
Dans un journal du front, un poilu-rédacteur a tracé un portrait du téléphoniste militaire ; j'en cite un passage qui me servira de conclusion :

« C'est un grand diable bien découplé. Il est là devant son multiple, articulant nettement les mots du message, sans hâte fébrile, sans lenteur exagérée. Le sergent entre. Un ordre. Le téléphoniste se lève, roule du fil à sa ceinture, serre les mains des poilus et sort. »

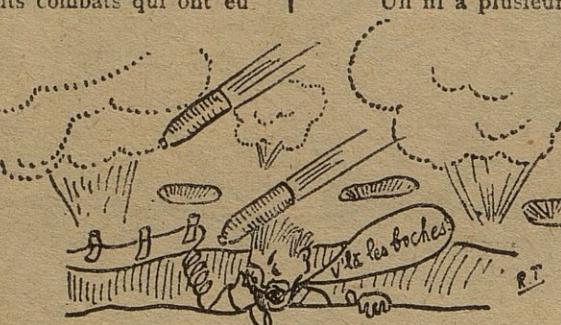
« ... Là-bas, dans la clairière des arbres abattus par la rafale d'obus, il voit le fil coupé. Alors il part d'un élan brusque, bondit jusqu'à son fil, le saisit, tire d'un mouvement régulier, saisit l'autre extrémité, les relie dans sa main, empêche son couteau, décape, ligature et la communication est rétablie.

« Puis, impatient de savoir si là-bas, aux premières lignes, les poilus ne sont plus isolés, le télé refait le chemin parcouru. »

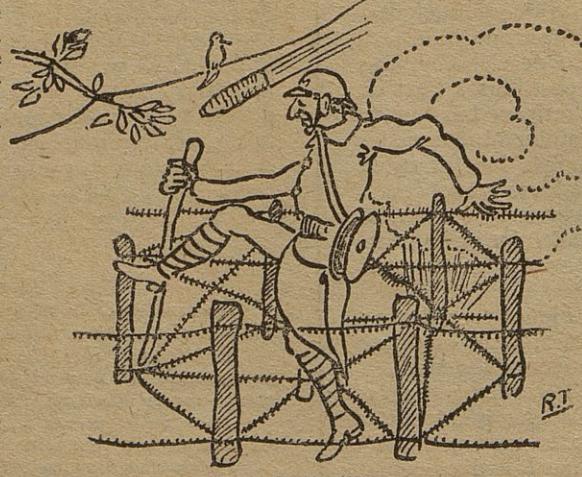
RENÉ THIELL.



En temps de paix, le téléphoniste coulait des jours heureux...



Mais en temps de guerre, il lui faut de la bravoure...



...et de l'agilité !

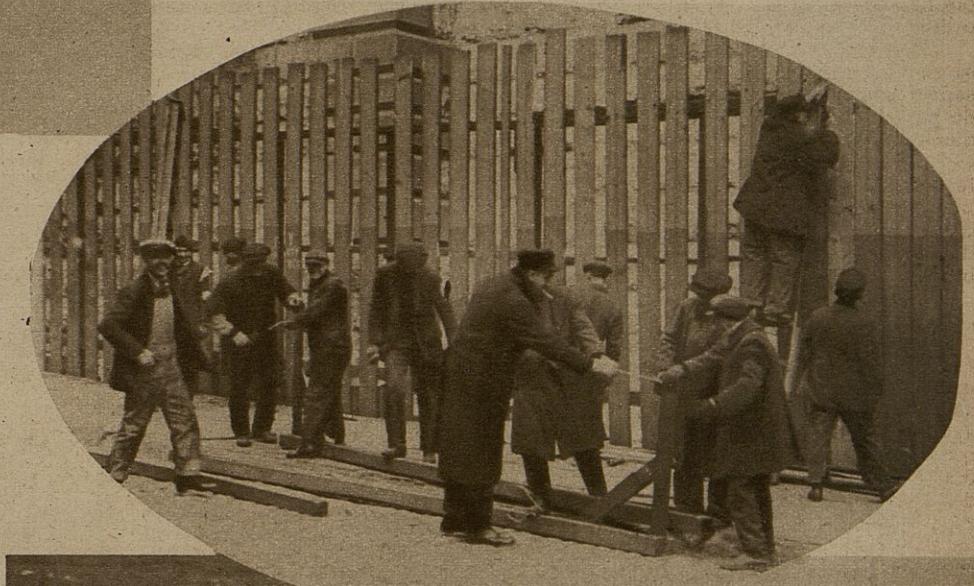
LES PRÉCAUTIONS DES ÉTATS-UNIS



Un détachement de la « First Motor Battery » de garde aux abords du Gatskill-quaduc, sur les domaines Rockefeller à Tarrytown (N.-Y.). Dans le médaillon : construction d'une palissade destinée à protéger une pile du pont de Brooklyn contre les tentatives criminelles.



Surveillance des steamer-boches internés à New-York, où sont les plus belles unités de la flotte commerciale allemande.



Les Américains, sachant les Allemands capables de tout, ont pris, bien que la guerre n'ait pas éclaté, de nombreuses précautions pour prévenir les attentats dont ils ne manqueraient pas d'être victimes de la part de ces indésirables. Ports, ponts, voies ferrées, usines sont gardés militairement. A gauche, voici une mitrailleuse de la milice navale établie sous le pont de Brooklyn, à New-York. A droite, des gardes nationaux gardent avec un canon le pont de Williamsburg dont la destruction pourrait tenter les malfaiteurs.

L'ŒIL DE L'ARMÉE

Le ballon captif allongé, appelé cigare par les gens du monde, chenille par les poètes et, entre autres termes plus ou moins convenables, saucisse par les poilus, est l'organe des compagnies d'aérostiers de campagne.

Il n'y avait au début de la guerre que des compagnies d'aérostiers de siège, au nombre d'une demi-douzaine environ, toutes munies du ballon sphérique, ce vieux « sphérique » qui fit son apparition, pour la première fois sur un champ de bataille, à Fleurus, en 1794 ; son rôle était « d'éclairer » la place forte en cas d'investissement.

Par contre, dès le mois d'août 1914, on pouvait voir s'élever derrière les lignes allemandes les ballons de forme allongée qu'ils appellent « drachen » (dragons).

Une fois de plus, on aurait pu dire en les voyant : « Invention française, fabrication allemande ! » car les plans de ce nouveau ballon furent établis en France vers 1904 et presque aussitôt abandonnés, tandis que les Allemands s'en emparaient et construisaient des appareils dont ils remplissaient leurs hangars.

Quels sont donc les avantages du ballon captif allongé ?

Il est d'abord

d'un cubage plus considérable que l'ancien (800 à 900 m³) ; il peut par conséquent enlever un plus grand poids à une altitude plus grande.

Il permet ensuite une observation plus facile.

Le sphérique, droit au bout de son câble, oscille au moindre vent, et lorsque celui-ci dépasse une vitesse de 12 mètres à la seconde, ce qui se rencontre assez fréquemment surtout pendant certains mois de l'année, l'observation devient impossible.

Le ballon allongé, au contraire, grâce à sa structure, est, en l'air, d'une immobilité presque absolue. Le principe d'après lequel il est construit est celui d'un cerf-volant ordinaire dont le plan serait remplacé par un énorme cylindre gonflé d'hydrogène. Le câble s'attachant en avant du centre de gravité des « ailerons sustentateurs », une queue de « godets parachutes » complètent l'analogie. En outre, un gros appendice, le « gouvernail », situé à la partie postérieure et inférieure du cylindre, tendu par l'air qui s'y engouffre avec facilité, maintient le ballon toujours dirigé contre le vent sur lequel il prend appui.

Si bien que l'on peut ascensionner par des vents de 18 et 20 mètres à la seconde ; il est même arrivé à des compagnies de « mettre en l'air » malgré un vent atteignant une vitesse de 25 mètres.

Force ascensionnelle plus grande, stabilité dans le vent, telles sont les qualités principales du ballon captif allongé.

La composition d'une compagnie d'aérostiers

Ce ballon nouveau a été doté d'un matériel nouveau, automobile pour la plupart des compagnies.

Tout d'abord, la voiture-treuil. Imaginez un grand châssis de camion automobile ordinaire sur lequel serait monté un autre moteur actionnant un tambour qui, par sa marche avant ou sa marche arrière, permet d'enrouler ou de dérouler le câble qui fera monter ou descendre le ballon à volonté. Ce treuil automobile remplace maintenant l'ancien treuil à vapeur, tiré péniblement par six chevaux, qu'un panache de fumée blanche rendait si facilement visible à l'ennemi.

Deux voitures suivent toujours cette première.

Le camion de campement, contenant tout ce qu'il faut pour établir rapidement un refuge pour le ballon : une grande bâche qui l'isolera du sol et que l'on étendra dans la cour d'une ferme ou, le plus souvent, à l'orée d'un bois ou dans une clairière, les arbres formant écran contre le vent ; des piquets tire-bouchons, enfoncés solidement dans le sol, à la manière d'une vrille, auxquels sont fixées les grosses cordes qui pendent du ballon ; des sacs de lest, au nombre d'une centaine, pesant dix kilos chacun, qui, pendus à la corderie, maintiennent le tout au sol. Il arrive parfois que cet amarrage, cependant solide, ne résiste pas à la violence du vent auquel ce volumineux cylindre offre une prise considérable. Et, par deux nuits de cet hiver, on aurait pu voir, à la ... compagnie d'aérostiers, le ballon tirer furieusement sur sa corderie qui se rompait, tordre et arracher ses piquets, enlever la plupart de ses sacs de lest et se préparer à bondir dans l'espace. Mais une forte corde, tenant par un de ses chefs au « panneau de déchirure »

du ballon, par l'autre à un piquet spécial, se tendait bientôt, causant une plaie béante dans l'enveloppe, qui retombait à quelques mètres de là, flasque et dégonflée.

Le camion aux agrès, lui, a dans son intérieur l'aspect d'une arrière-boutique : sur une étroite allée centrale s'ouvrent coffres et tiroirs où sont rangés tous les accessoires que nous retrouverons tout à l'heure dans la nacelle, tout ce qui est nécessaire pour la réparation de la corderie et de l'enveloppe. En cas de départ, le ballon, dégonflé et convenablement plié, tient dans un de ces coffres dont les dimensions ne dépassent guère celles de la malle à chapeaux d'une élégante !

La camionnette téléphonique, avec ses kilomètres de fils, ses appareils et sonneries, ses tableaux de distribution, permet d'installer « au pied du ballon » un véritable « central » qui mettra en communication directe l'observateur avec l'état-major et les différentes batteries du secteur.

Quand nous aurons mentionné : les camions qui servent soit à transporter les hommes du cantonnement au lieu d'ascension, soit à aller chercher à la gare voisine l'hydrogène qui y arrive comprimé à plusieurs atmosphères dans de lourds tubes :

la voiture de liaison qui permet aux officiers de se mettre en relation directe avec les postes de commandement et les centraux d'artillerie : la voiture-cuisine qui apporte aux poilus sur le terrain la soupe et « le jus » chauds, nous aurons passé en revue tout le matériel roulant d'une compagnie.

L'effectif est de 180 hommes sous le commandement d'un capitaine et de deux lieutenants. La moitié de ces hommes environ constitue l'équipe des « servants », ceux qui

« tirent sur les ficelles » ! Les autres, ce sont les « employés ».

Une compagnie doit pouvoir, par ses propres ressources, assurer l'entretien et les réparations les plus urgentes de son ballon. Elle nécessite donc l'existence de tout un petit monde de spécialistes fort habiles, qui, pour la plupart, ont dû faire un stage dans les hangars d'aérostation. On rencontre : des arrimeurs, chargés spécialement de la nacelle, de l'enveloppe et de son gonflement ; des cordiers qui possèdent un art des noeuds remarquable ; des mécaniciens pour le treuil ; des téléphonistes, des automobilistes, etc.

La manœuvre du ballon

Tous les jours on reçoit par téléphone un bulletin météorologique donnant la vitesse du vent, sa direction, les prévisions pour la journée ; on consulte le baromètre, l'anémomètre, et, toutes les fois que le temps le permet, le capitaine donne l'ordre d'ascensionner. Les hommes, debout dès l'aube, car il faut « être en l'air » au petit jour, commencent à renflouer. Le « renflouage » consiste à remplacer le gaz qui, pendant l'ascension précédente, s'est, par suite de sa dilatation dans les couches atmosphériques supérieures moins denses, échappé par la soupape. Cette opération terminée, le ballon est prêt à effectuer une nouvelle ascension.

Les hommes groupés par équipes, sont tous à leur poste maintenant, attentifs au premier signal.

— Détachez les cordes de campement ! crie le lieutenant qui dirige la manœuvre.

Et les grosses cordes frottant sur le cylindre creux le font résonner d'un grondement sourd.

— Décrochez les sacs de lest !

Le ballon, maintenant libéré de toute entrave, se balance mollement au bout des cordes de manœuvre que maintiennent les hommes.

— Sur moi ! commande l'officier en indiquant la direction à suivre.

Le ballon sort de son abri, et l'on s'approche du lieu d'ascension.

Déjà l'on entend le ronflement du moteur du treuil qui s'essaye. L'observateur sort du camion aux agrès, où il a pu revêtir passe-montagne, peau de biche, bottes fourrées et gants à cristaux, car le froid est vif là-haut. Ses cartes et ses documents secrets sous le bras, sa jumelle en bandoulière, il enjambe le rebord de la nacelle que l'on vient d'arrimer.

— Observateur ? — Prêt, répond celui-ci.

— Téléphone ? — Prêt. Le téléphoniste vient de s'assurer par quelques appels et quelques mots échangés avec l'observateur qu'une liaison constante existe entre celui-ci et le « pied du ballon ».

— Parachutes ? — Prêts.

— Le treuil ? — Prêt.

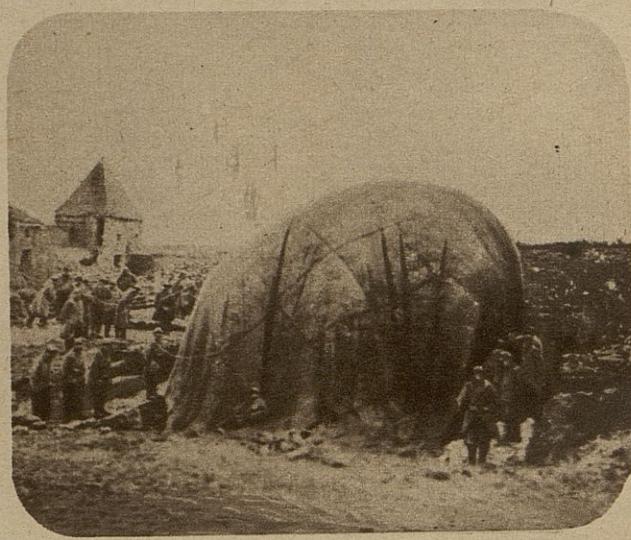
La corderie du ballon est solidement unie au câble d'acier : le ballon peut être livré à lui-même.

— A 1.000 mètres... Larguez ! crie le lieutenant.

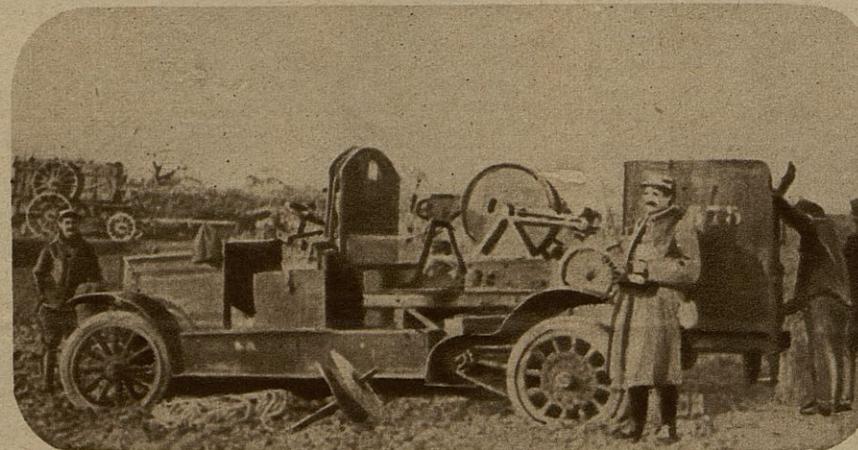
Après quelques oscillations, la « saucisse » s'est placée dans le vent, et maintenant elle monte, droite, dans le ciel.



LE BALLON AU CAMPEMENT



GONFLEMENT DU BALLON



LA VOITURE-TREUIL

La nacelle

Un panier profond, en osier, dont les dimensions atteignent bien 1 mètre de largeur sur 2 de longueur, constitue la demeure de l'observateur. Seul, on y évolue assez aisément ; à deux, l'on se gêne. Le tour en est bientôt fait : comme siège, une étroite sangle ; à droite, une pochette pour abriter les instruments de précision : un altimètre, un anémomètre, quelques jumelles à grossissements divers ; à gauche, une pochette semblable contenant quelques morceaux de sucre, un cordial, une bouteille thermos que les infirmiers viennent de remplir de thé chaud. A une certaine altitude le froid est presque toujours de règle et il est arrivé souvent, pendant l'hiver, que l'observateur, ne répondant plus aux appels téléphoniques, soit ramené inanimé au fond de sa nacelle.

L'appareil téléphonique est suspendu à portée de voix. Une carabine Browning appuyée dans un des angles du panier en constitue tout l'armement.

L'observateur, accoudé sur le rebord de sa nacelle, monte toujours.



LA NACELLE EST ARRIMÉE

choses frappent surtout : le paysage au lieu de fuir à l'horizon paraît au contraire se relever en un vaste amphithéâtre, les plans successifs ont l'air de s'étager. Aussi, par temps clair, un observateur bien entraîné arrive-t-il à voir distinctement jusqu'à une vingtaine de kilomètres. Mais, ce qui étonne, c'est l'importance que prend le moindre relief du sol : le plus léger pli de terrain est amplifié ; les hommes, quoique minuscules, sont nettement dénombrables ; on peut même, à quelques centaines de mètres, compter les taupinées d'un champ !

L'observateur se met aussitôt à l'œuvre : cartes en mains, il s'oriente. A ses pieds le village d'E..., puis celui de B... ; là, un peu sur la droite, la forêt de S... et, immédiatement après, un peu de terre bouleversée : ce sont les tranchées.

Le secteur est calme aujourd'hui, rien ne bouge... Cependant, là-bas, à 6 ou 7 kilomètres en arrière des lignes ennemis, sur le ruban blanc de la route de D..., une tache noire semble se mouvoir. Il ajuste ses jumelles. C'est bien un convoi : des munitions d'artillerie probablement ! Il s'avance très tranquillement, ses chevaux au pas, car il se sait défilé des vues des observatoires terrestres.

Il s'approche du village.

— Allô ! Allô ! C'est le pied du ballon ?...

— Bien ! voudriez-vous me mettre en communication avec la batterie H... ? C'est la batterie H... ? Mon capitaine, voudriez-vous prendre comme objectif la sortie du village de D... et vous tenir prêt à tirer dès que je vous le dirai ?

Le convoi s'engage maintenant dans le village et disparaît entre les maisons. L'observateur tire sa montre : un cheval au pas fait environ 100 mètres à la minute, le village a 700 mètres de longueur. Au bout de 7 minutes :

— Feu ! crie-t-il dans le téléphone.

Voici précisément notre convoi qui débouche de D... Le résultat ne se fait pas attendre. Un... deux... trois... quatre flocons blancs éclatent « en plein dans le tas » ! Les chevaux s'emballent, les caissons sautent, et les Boches qui ont pu en sortir se sont certainement toujours demandés comment ils avaient pu être si bien « repérés », eux qui sortaient du village où personne ne pouvait les voir !

Maintenant, c'est l'artillerie qui appelle. Une batterie veut effectuer un tir de démolition et c'est la « saucisse » qui va régler...

On tire une deuxième salve.

— Un peu long et à gauche ! téléphone l'observateur au capitaine de la batterie qui est à l'appareil.

— Au but, cette fois-ci !

Et une rafale d'obus s'abat sur l'objectif.

Une autre fois, ce sont des canons boches qui, invisibles jusqu'alors, se révèlent par leurs feux à la nuit tombante ; ou d'autres qui, le matin, s'en donnent à cœur joie, parce que « la saucisse d'en face » n'est pas encore en l'air et qui se laissent surprendre par l'apparition subite de celle-ci au-dessus de la colline.

Le point qu'ils occupent est donné très exactement grâce à ses « coordonnées » et, quelques instants plus tard, un tir bien précis les réduira au silence.

Surveillance générale, réglages des tirs d'artillerie : telles sont les deux fonctions principales de la « saucisse ».

Les ennemis du ballon

LE CANON. — C'est assurément le moins dangereux de ses adversaires. Il est d'abord difficile pour un artilleur d'apprécier la distance et la hauteur exactes d'une « saucisse ». Puis, grâce au treuil automobile, on peut élever ou

abaisser le ballon et, si cette manœuvre ne suffit pas à dérouter le tir de l'adversaire, on met le véhicule en marche sur un chemin. Pour atteindre un point susceptible de se déplacer aussi facilement, il faut un coup de hasard !

Il n'en est plus de même lorsque le ballon est au campement. Un « taube » en repère très exactement l'emplacement et le lendemain matin, à l'heure où habituellement les hommes commencent la manœuvre, on assiste à un « marmite » sérieux !

L'AVION est bien autrement inquiétant car il a plusieurs moyens d'action à sa disposition.

Pour être plus sûr d'atteindre leur but, les Boches usèrent un certain temps du stratagème suivant : profitant d'une journée où les nuages se tenaient à faible hauteur du ballon, ils repéraient la position approximative de celui-ci, montaient rapidement au-dessus de la couche de nuages, disparaissant ainsi aux yeux de tous ; arrivés à l'endroit présumé, ils piquaient droit sur la « saucisse », lançaient leurs fusées et s'en revenaient par le même chemin sans être inquiétés le moins du monde. Le tour fut vite déjoué ; on laisse maintenant une distance respectable entre le ballon et les nuages, et un « guetteur » terrestre, muni de bonnes jumelles, signale le moindre ronflement de moteur.

Les Boches n'usent cependant pas toujours autant de ruse : le fait suivant le prouve :

Par un beau ciel sans nuages, sur la fin de la soirée d'un des derniers jours du mois d'avril de l'année 1916, le ballon de la ... compagnie se préparait à redescendre, lorsqu'un avion, venant dans sa direction, est signalé. Il n'y a pas de doute : c'est un aviatik ! Un coup de sifflet retentit :

— Ramenez ! crie au mécanicien du treuil le lieutenant qui commande la manœuvre.

Mais la descente s'effectue lentement et déjà le Boche pique droit sur la « saucisse ». L'artillerie a bien essayé de lui barrer la route, mais elle est bientôt obligée d'interrompre son tir tellement l'avion est proche déjà de la « saucisse ». Celui-ci ouvre aussitôt sur elle le feu de sa mitrailleuse. Bravement, l'observateur, l'adjudant Th..., épauille et vise : il les voit là, distinctement, les deux aviateurs ennemis, à quelques mètres de lui ; il tire une douzaine de balles de sa carabine à répétition. Mais, par malheur, celle-ci s'enraye ! Sans perdre son sang-froid, l'adjudant Th..., disparaissant dans sa nacelle, essaye de réparer l'accident. Les Boches, croyant l'avoir tué, cessent leur feu et lancent deux fusées incendiaires. Mais la carabine fonctionne de nouveau, et l'avion continue à tourner, moteur arrêté, tellement près « qu'il frôle les cordes de manœuvre » ! Il lui est tiré encore 4 balles, et, cette fois, c'est le bouton de culasse qui se casse ! Le pauvre adjudant Th... doit maintenant assister, impuissant, au tir d'une deuxième bande de 100 balles que déroule la mitrailleuse en s'en allant. C'est qu'en effet, un Nieuport, qui de loin a vu le combat, s'avance à toute vitesse et l'aviatik est obligé de fuir s'il ne veut pas courir les risques d'un second combat, moins inégal cette fois !

La « saucisse », criblée de balles, fut ramenée à terre ; on travailla toute la nuit à coller des « pastilles » sur les trous de l'enveloppe, et le lendemain matin elle était à son poste narguant le Boche !

Mais, dira-t-on, s'il arrivait un accident au treuil, s'il survenait une panne de moteur. Que fait-on en pareil cas ?

C'est alors que s'effectue la manœuvre « aux tirandes ». Une poulie à chape articulée est engagée sur le câble ; de cette poulie part un « chevelu » de cordes disposées en éventail et à chacune de ces cordes s'attellent des hommes. Ceux-ci marchent droit devant eux, et, plus ils s'éloignent du treuil, plus le ballon se rapproche du sol.

Un autre ennemi du ballon, qu'il importe de signaler, c'est le vent, et l'on se souvient de ce « grain », signalé dans les communiqués des premiers jours de mai, qui détruisit une vingtaine de nos « saucisses » et autant, d'ailleurs, chez les Boches.

Mais lorsqu'un ballon est incendié ou lorsque, cédant sous la pression du vent, le câble se rompt, que devient l'observateur ?

Il n'a qu'une ressource : descendre en parachute. En bas, il a été muni de courroies et de sangles qui le relient solidement à un parachute en soie, convenablement plié dans une boîte suspendue en dehors du panier.

C'est ainsi que, le 4 mai, le sergent D... fut pris dans la terrible bourrasque. Il jette par-dessus bord tous les papiers et documents secrets, puis enjambe le panier et se lance dans le vide. Le parachute se déploie, mais s'accroche au câble. Le sergent parvient à se dégager : il tombe comme une masse et on le relève les jambes fracturées.

Ces quelques exemples prouveront que le métier d'observateur n'est pas « de tout repos ». On ne commence plus une attaque sans détruire tous ces observatoires aériens et nos aviateurs s'en acquittent si bien qu'il y a des secteurs où l'on n'en voit plus. A l'heure actuelle on expérimente encore des formes nouvelles de ballons : ceux-ci auront rendu de grands services pendant cette guerre et ils méritent bien leur appellation d'« œil de l'artillerie ».

HENRI MAROTTE

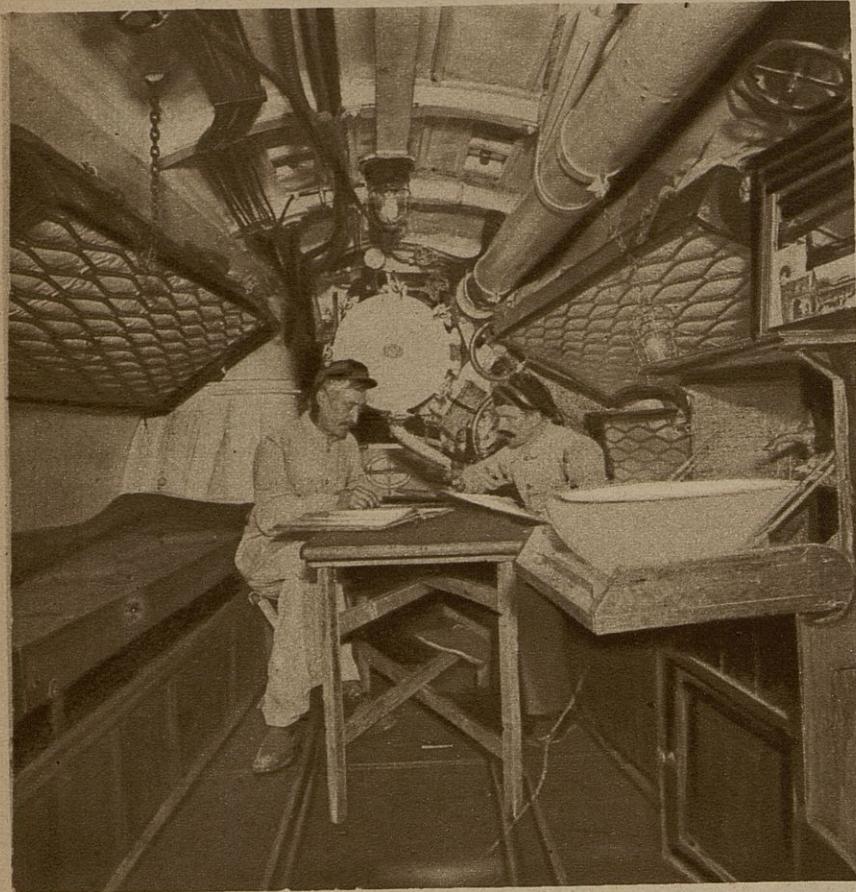


L'OBSEURATEUR SE PRÉPARE À DESCENDRE



LA MANOUEVRÉ AUX « TIRANDES »

INTÉRIEUR D'UN SOUS-MARIN FRANÇAIS



La chambre des officiers du sous-marin « Montgolfier ». Le constructeur doit s'ingénier à faire entrer beaucoup de choses dans un espace très restreint : tables, couchettes, lavabos se démontent pour tenir le moins de place possible.

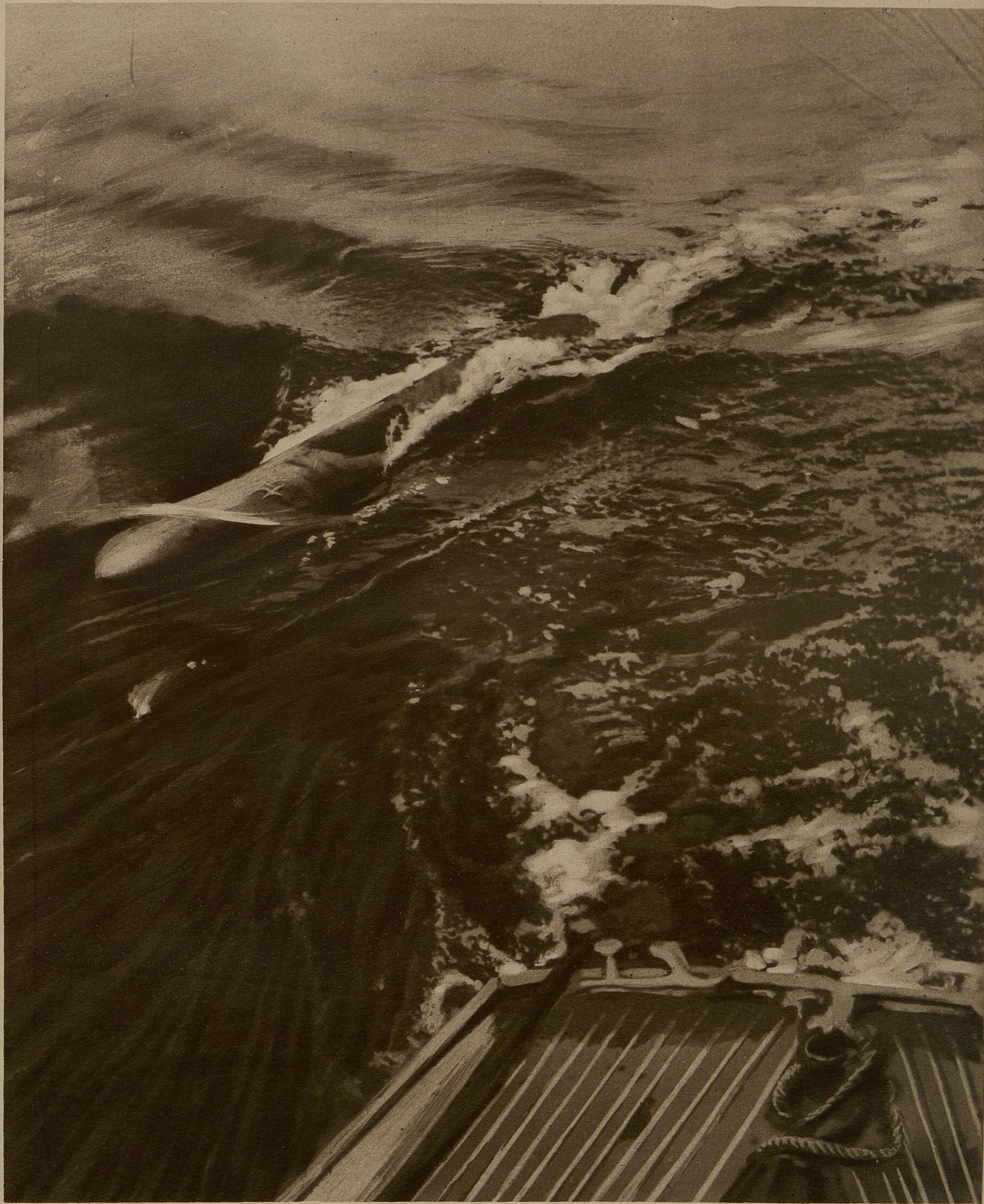


Officiers et matelots vivent dans un contact de tous les instants avec la machinerie : logements, couchettes sont installés, pour ainsi dire, à même les organes du bateau. Voici la chambre du commandant. Au fond, son poste de commandement.



Le sous-marin est un engin redoutable, mais infiniment délicat et compliqué ; les officiers, l'équipage doivent s'imposer pour sa manœuvre une attention de tous les instants : les décisions doivent être promptes ; la moindre inadéquation aurait des conséquences funestes. Voici le commandant du « Montgolfier » observant l'horizon au périscope, tandis que les matelots sont à leur poste, parmi les multiples mécanismes qui assurent le fonctionnement et la sécurité du frêle et terrible bateau.

UNE TORPILLE EN PLEINE VITESSE



Ce curieux instantané a pu être pris de l'arrière d'un bateau à l'instant où la torpille qui vient d'être lancée traverse à découvert le creux d'une lame. Ordinairement la torpille effectue, un peu au-dessous du niveau de la mer, sa course que révèle seulement une légère traînée d'écume à la surface. Il est très rare que l'on puisse, comme dans le cas photographié ici, observer sa marche ; encore n'est-ce possible qu'autant que la mer est grosse et que les lames sont creuses. Quoi qu'il en soit, rien n'arrête le redoutable engin.

UN SECTEUR DU FRONT INONDÉ



Les voitures de l'intendance roulent à même la nappe liquide ; quant aux poilus soucieux de ne pas tremper leurs chaussures ils en sont quittes pour les enlever momentanément.



Le dégel ayant fait déborder la rivière, la région est couverte d'eau ; devant le cantonnement, la plaine est convertie en un immense lac ; la route elle-même est en partie submergée. Tous les actes du service s'accomplissent cependant avec la régularité habituelle. Voici un détachement qui part en corvée de ravitaillement, et qui patauge bravement dans l'eau glacée : la perspective de ramener tout à l'heure le pinard fait accepter plus allégrement l'obligation de prendre ce bain de pieds.



À TIRE D'AILE

PAR FÉLIX HAULNOI

CHAPITRE VIII

LE CRIME D'UNE BRUTE

Quand la princesse quitta ses joyeuses amies pour se rendre chez la comtesse de Ravaux, il était près de quatre heures.

Elle prit, à pied, la grande route. Elle vivait très simplement depuis la guerre. On eût dit qu'elle cherchait à se faire pardonner sinon à expier la brève splendeur qu'elle avait due à un Allemand. Toutes ses ressources étaient consacrées à des œuvres de bienfaisance écloses spontanément aussi-tôt que le fléau déchainé par la mégalo-manie criminelle de Guillaume II se fut étendu à nos départements du Nord. Non contente de sacrifier la totalité de ses revenus au bien commun, elle avait largement payé de sa personne, tour à tour infirmière, directrice de divers établissements de secours, puis envoyée en mission secrète à l'étranger.

Un instant en froid avec l'intime amie de sa famille, la comtesse de Ravaux, aujourd'hui elle lui pardonnait. Elle n'en voulait plus à personne. Est-ce que le libérateur n'était pas auprès d'elle, Jean, l'invincible, que tous les journaux couvraient de fleurs ?

Lorsqu'elle sonna, elle s'aperçut que la comtesse avait aussi réduit son personnel. Deux femmes seulement la servaient et elle vivait retirée, occupant ses loisirs à écrire d'interminables lettres à son mari, colonel à Verdun.

La comtesse était loin de s'attendre à la visite de sa belle et malheureuse amie. Elle fut réjouie de sa venue et lui fit le meilleur accueil.

— J'ai tant à me faire pardonner !... débute-t-elle. Ah ! vous avez eu raison de m'en vouloir. Je ne croyais plus à la guerre, à aucune guerre !... L'affluence récente de la haute noblesse étrangère dans notre monde m'avait grise. J'ai cru vous faire un don royal en vous créant princesse !... Vous en aviez le physique radieux, je n'y ai joint que la couronne.

Jane sourit, et dit :

— Les hasards de la guerre remettent les choses dans leur ancien équilibre : les têtes sans couronnes d'un côté et les couronnes sans tête de l'autre, comme le dit ma chère petite Lucile.

La comtesse comprit mal et se scandalisa :

— Vous n'allez pas jusqu'à souhaiter la mort de votre mari ?... Vous pouvez envisager la séparation... le divorce...

— Détrompez-vous !... je vais bien plus loin. La mort à laquelle vous faites allusion, non seulement je la souhaite mais je la favorise autant qu'il est en moi, en bonne Française militante que je suis. Vous ignorez donc que mon mari est un monstre de féroce et de violence ? Je vous ferai voir ma petite Serbe, vous savez cette enfant que j'ai recueillie au moment de l'exode des orphelins de Belgrade et de Monastir. Elle n'a que douze ans, elle parle de ses deuils pieusement, sans pleurer, mais avec une conception de la justice qu'elle vous fera partager. Mon mari a assassiné sous ses yeux à coups de revolver son père et sa mère dans le but stupide de terroriser une population que la terreur n'atteint pas. On n'est pas plus bêtement, plus lâchement cruel.

La comtesse fit la sourde oreille.

— Vous me direz tout ce que vous voudrez, vous ne me ferez jamais croire à de telles horreurs. Un homme comme le prince, que j'ai vu chez moi si décoratif, si soucieux de l'étiquette, ne s'est pas livré aux actes de répression dont vous parlez sans raison majeure. Qui vous dit que la foule en délire n'a pas tiré sur lui ?

— Les témoins.

— Tout cela demande à être éclairci. C'est comme les prétendues atrocités de M. de Worth en Belgique



Elle crut fermement que de bonnes paroles parviendraient à l'apaiser et elle tendit vers lui des bras suppliantes :

— Je vous en prie, calmez-vous, bégaya-t-elle. Nous parlions de vous à l'instant et je vous défendais !... Otto de Worth !... prince !...

Haletant, le prince marqua un arrêt, mais sa fureur s'exaspéra.

Que venait faire la comtesse entre sa femme et lui ?... De quoi se mêlait-elle ?... Avait-il besoin de témoins quand il réglait des affaires de famille ?

— Est-ce que j'ai besoin d'être défendu ?... cria-t-il. De quoi vous mêlez-vous ?... qu'est-ce que vous faites-là ?...

Il hurlait comme un fauve. Il écumait.

La comtesse de Ravaux demeura stupide pendant une seconde, puis elle eut honte à en mourir du réflexe inutile qui venait presque de la courber devant l'intrus. Au moment où elle se sentait sombrer, son orgueil atavique la repêcha et elle se retrouva grande dame.

Le prince, ivre de rage, se jetait sur elle, la main levée.

Elle le toisa avec hauteur et ricana :

— Oh ! oh !... le goujat !... moi qui vous défendais !... J'avais bien tort. Oh ! oh !... Vous ne gagnez pas à vous montrer tel que vous êtes !...

Elle était dressée, grandie, digne de son mari qui commandait là-bas.

Un coup de feu à bout portant la fit vaciller. Elle eut encore la force de jeter à la face de l'assassin :

— Brute !... ignoble brute !...

Un second coup de feu retentit et elle s'écroula sur le parquet.

La princesse avait assisté à ce drame, muette d'horreur. La bestiale furie de cet homme le lui rendait encore plus odieux et dépassait tout ce qu'elle

peut redouter de lui. Cet inutile assassinat venait d'être accompli si vite qu'elle n'avait pas eu le temps de se jeter entre le criminel et la victime.

En une seconde d'angoisse elle envisagea la situation dans laquelle elle se trouvait. Elle la jugea sans issue puisque personne n'aurait le temps de voler à son secours. Elle se félicita alors de voir son mari monté à un si haut point d'exaspération. Puisqu'une simple parole de reproche avait suffi à la comtesse de Ravaux pour transformer le prince en assassin, elle saurait le cingler de si humiliantes injures qu'il lui ferait malgré lui subir un sort semblable. Elle regarderait venir la mort avec calme. Ah ! mourir, bien sûr plutôt que de redevenir la proie de ce reître abject qui n'avait pas hésité à abattre son ami sous ses yeux.

Mais, son crime accompli, le prince changea d'expression quand ses yeux se reportèrent sur sa femme. Ce n'était plus l'ivresse du carnage qui se peignait sur ses traits et la malheureuse princesse comprit l'affreux danger qu'elle courait. Le prince, elle n'en doutait plus, ne venait pas pour la tuer mais bien pour l'enlever. La flamme d'ardente convoitise qu'elle surprit dans ses yeux clignotants ne lui laissait à cet égard aucun doute.

Après l'avoir longuement regardée pour se donner le temps de se ressaisir, de se maîtriser, le prince lui dit d'une voix radoucie :

— Résignez-vous à me suivre, il le faut. Allons, vite, le temps presse.

Elle ne bougea pas.

Il voulut parlementer, la persuader :

— Toute résistance de votre part serait absurde. Ne m'obligez pas à recourir à la violence.

Elle secoua la tête en le regardant d'un air de défi.

— Non, non, traîcha-t-il, pas de scène, pas de ruse. Je ne discuterai pas, je ne me fâcherai pas. De gré ou de force vous me suivrez.

Il comprit à son grand air de mépris qu'elle ne céderait pas. Alors il se jeta sur elle et la saisit brutalement par les poignets.

Elle se raidit et prononça d'une voix glacée :

— Jamais je ne vous pardonnerai.

Fou de rage, il lui tordit les bras et la ploya sous lui.

La princesse résista de toutes ses forces sans crier, sans se plaindre, trouvant dans sa haine d'inépuisables trésors d'énergie.

Affolé par cette révolte inattendue, le forcené leva le poing pour en finir.

Sereine sous la menace, l'héroïque Française répéta froidement :

— Jamais je ne vous pardonnerai.

Peut-être, aussi égoïste que jaloux, eut-il peur de la défigurer. Son poing retomba sans force.

Pour se venger, il s'attarda à la faire souffrir, lui broyant les bras, lui tordant les mains.

Elle se débattit sous l'étreinte douloureuse sans pousser un gémissement, sans exhale une plainte.

Il se vit obligé, pour la maîtriser, de la ployer, de la coucher et, pour l'attacher, il dut la maintenir brutallement sous son genou.

Il eût éprouvé une joie sauvage à l'entendre crier, se plaindre. Il lui hurla :

— Crie !... mais crie donc !

La voix étouffée, hachée, la princesse prononça une dernière fois dans un souffle :

— Jamais je ne vous pardonnerai !...

Puis elle s'évanouit.

Quand elle reprit ses sens, elle était attachée au baquet d'un avion en partance, les jambes repliées dans le fuselage qu'un revêtement blindé recouvrait.

Contre son dos, elle sentait se mouvoir un dos frémissant.

Le prince, sans nul doute, activait les dernières manœuvres d'un envol immédiat. L'hélice ronflait.

Devant elle, la perspective fuyante du château de Ravaux et, plus loin, la grille fermée du parc, derrière laquelle une foule ameutée vociférait, menaçante et indignée.

Une traction lente... quelques cahots... puis un berçlement très doux et les choses se mirent à fuir obliquement. L'envol avait lieu.

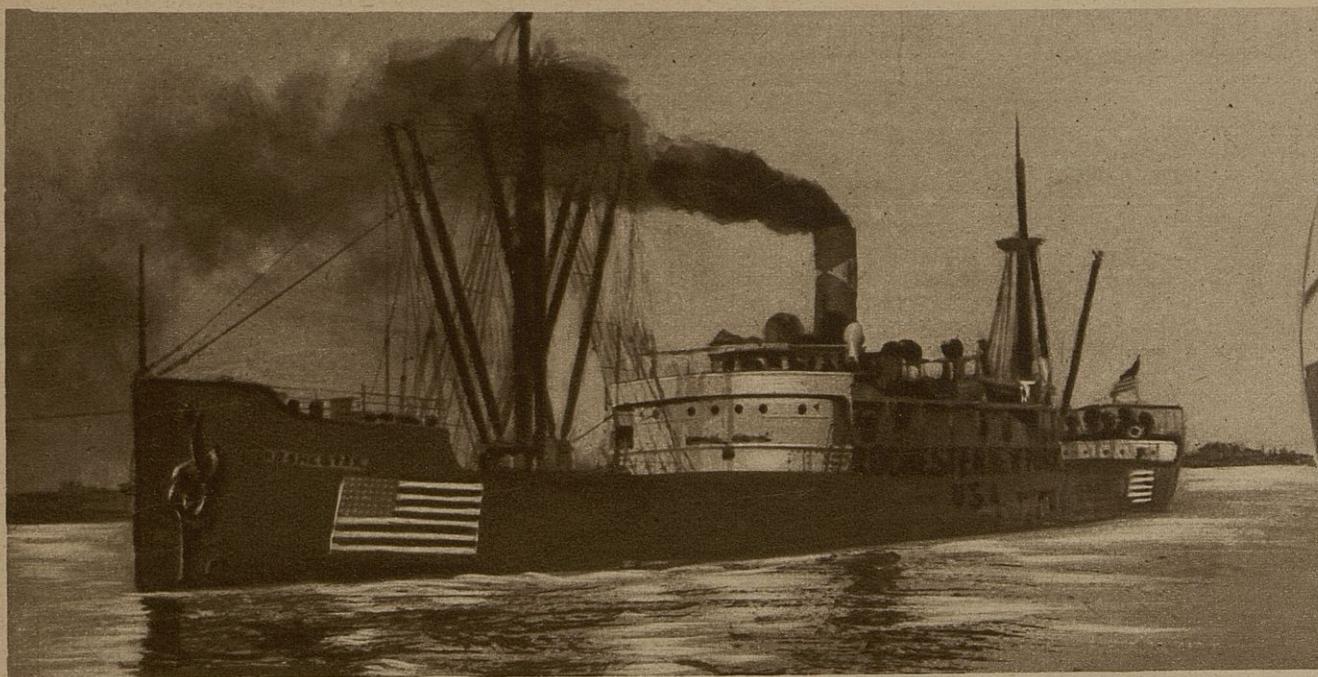
Elle fut suffoquée de détrempé.

Mais comme ses beaux yeux s'attardaient éperdument au cadre qui bientôt allait se fondre et disparaître, elle vit sauter, du haut de la grille qu'il venait d'escalader, son Jean !... Elle vit sa silhouette mouvante bondir... se rapprocher pendant quelques mètres... Elle vit le geste d'espoir de ses bras fiévreusement agités.

Elle put porter sa main à ses lèvres. Ses traits s'épanouirent. L'oiseau de guerre pouvait maintenant l'emporter où il voudrait.

(A suivre.)

L'ARRIVÉE DU « ROCHESTER » A BORDEAUX



Doublant la pointe de Meschet, le « Rochester » entre en Gironde le jeudi 1^{er} mars.

ERIK KOKERITZ
CAPITAINE DU « ROCHESTER »



A bord du « Rochester », de gauche à droite : le capitaine Kokeritz, M. Thornton, directeur de la Kerr Steamship Line, et M. Morandière, consignataire à Bordeaux.



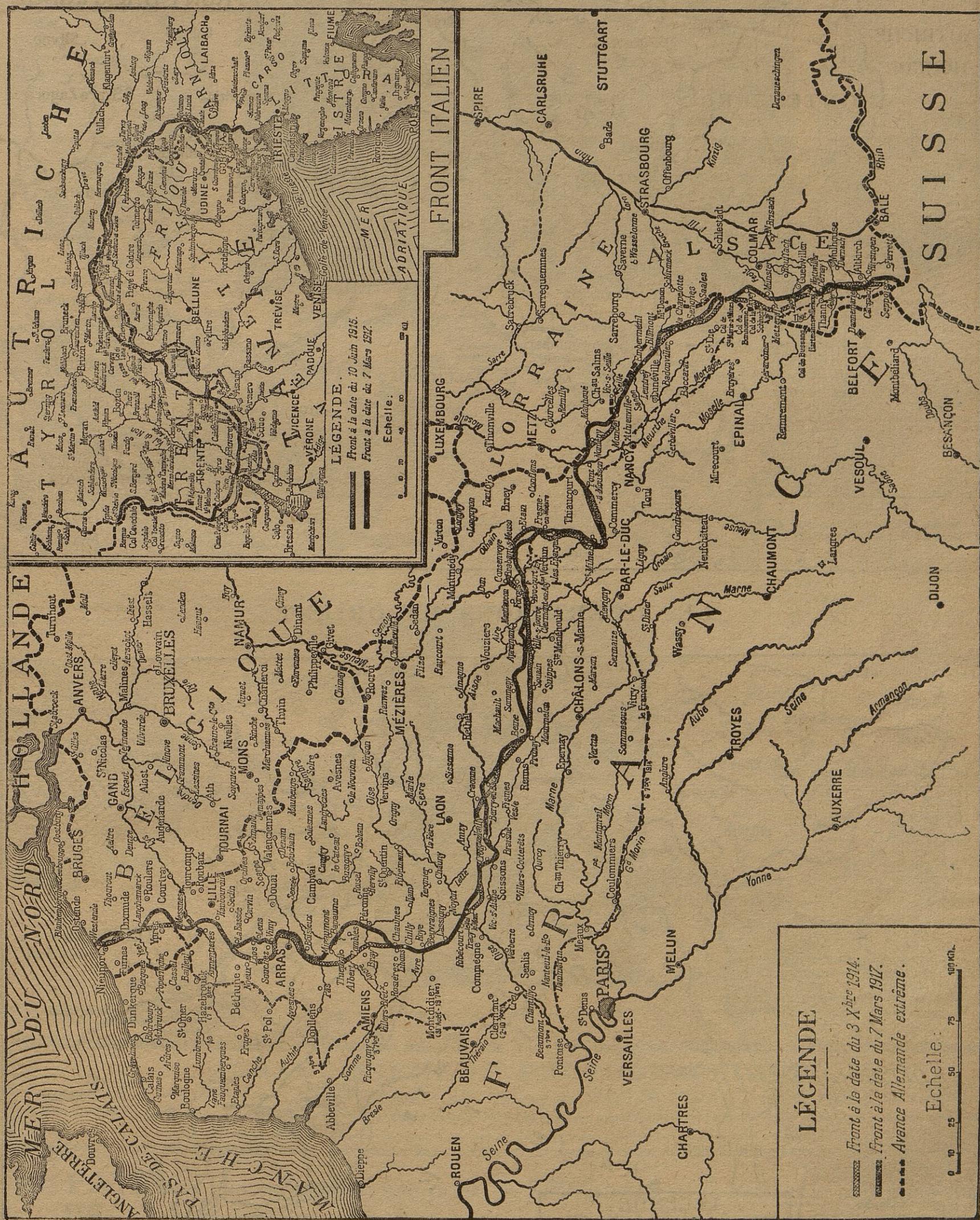
Le « Rochester » attendant la marée au Verdon.

LE « ROCHESTER » DÉSÉCHOUÉ PAR LE « TITAN »



Après une traversée un peu plus longue que celle de l' « Orléans », le second cargo américain « Rochester » est arrivé, à son tour, le 2 mars, à Bordeaux ; les seuls incidents de son voyage furent une tempête assez forte et un petit échouage en Gironde ; mais pas plus que l' « Orléans » il n'a aperçu de sous-marins allemands. En bas de la page, une réception à bord : de gauche à droite, au premier plan, MM. Douglas, officier en second, et le capitaine Kokeritz ; derrière eux, l'enseigne de vaisseau français Buguière et M. Thornton.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

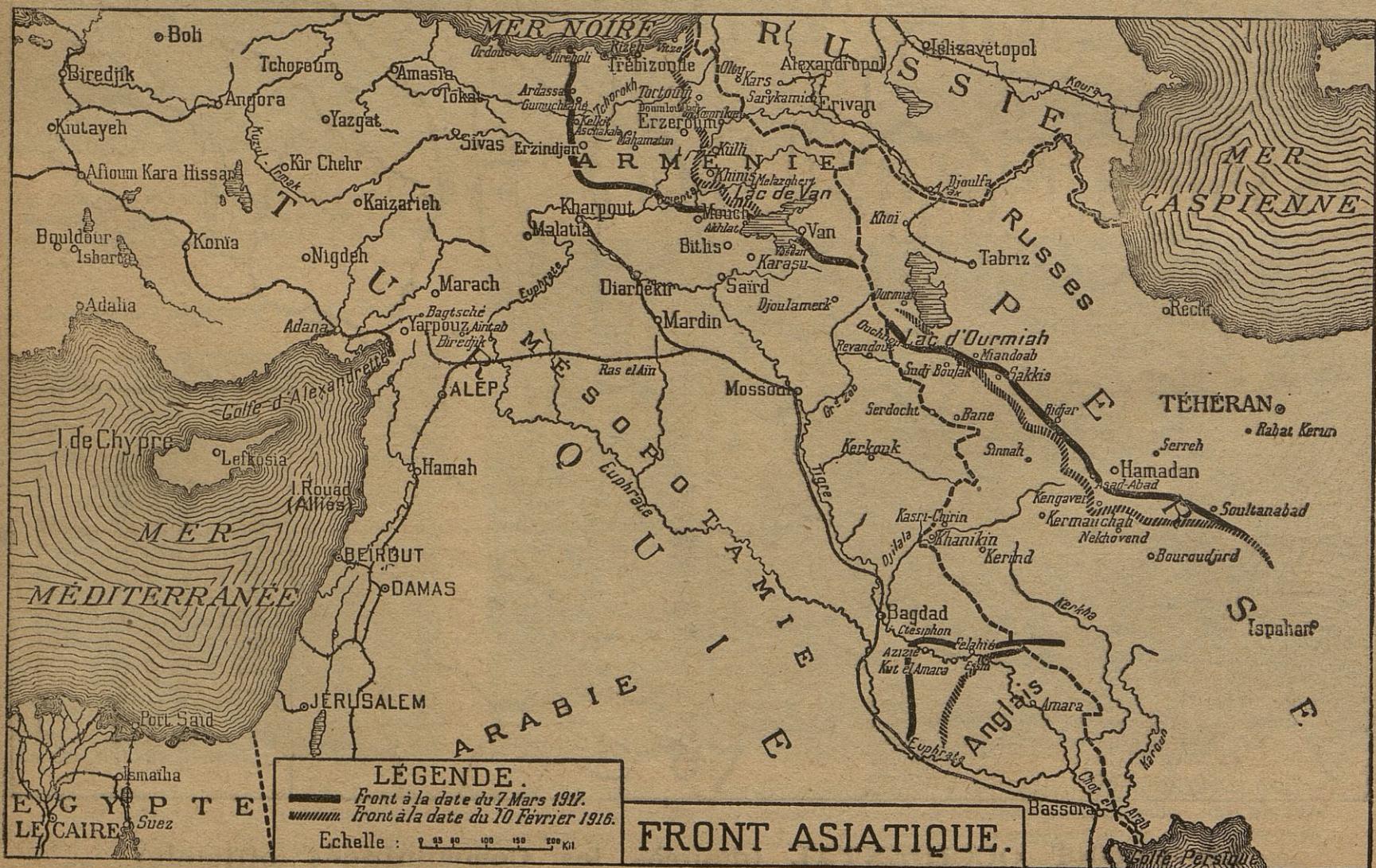


LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LES OPÉRATIONS EN ORIENT

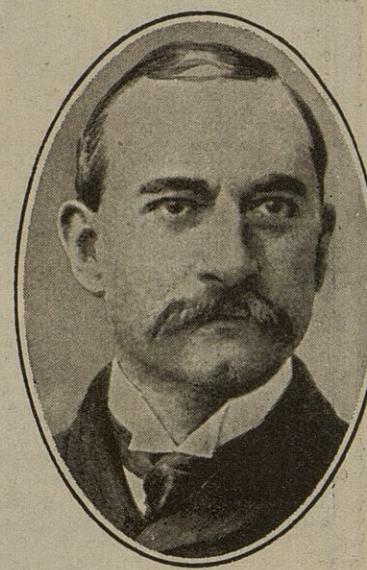




M. GUERNIER, député,
qui représente la France au Comité
commercial de Londres.



Le retour à Paris de M. Doumergue, ministre des colonies, et du général
de Castelnau, qui étaient allés en Russie assister à une conférence des alliés.



M. JAMES STILLMAN
le généreux Américain bienfaiteur
des orphelins de guerre.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAN. — Du 1^{er} au 8, on ne signale pas d'événements sur ce front. Le 3, nos alliés sont attaqués dans la région de Slaventin (15 versées au sud-ouest de Brzezany) ; l'ennemi pénètre dans leurs tranchées et en est aussitôt chassé : les Allemands n'avaient engagé qu'un bataillon. C'est une affaire minime. Le même jour, les Russes effectuent de leur côté une attaque à l'aide de gaz, au nord du lac Narotch : ils causent quelques pertes à l'adversaire. Le 4, ils font la même opération dans la région de Krewo et en retirent les résultats qu'ils escomptaient.

Le 28 février, les Russo-Roumains se sont efforcés de reprendre les hauteurs qui leur avaient été enlevées sur la chaussée Jacobeni-Kampolung : ils n'y réussirent pas au nord de cette chaussée, mais au sud ils reconquirent leurs anciennes positions. Le même jour les Roumains, seuls, battaient l'ennemi au sud de Vakossa, lui prenaient une position, des prisonniers et une mitrailleuse. Mais le lendemain, une forte contre-attaque les obligea à abandonner leur conquête. Pendant ce temps, les combats continuaient sur la chaussée Jacobeni-Kampolung. Les deux ou trois jours suivants furent consacrés au travail de l'artillerie, en raison du mauvais temps qui empêchait toute opération d'infanterie. Des forces ennemis qui s'étaient concentrées au sud de la vallée de l'Oituz furent ainsi dispersées. Le 5, les mêmes conditions atmosphériques empêchent l'action des troupes ; cependant les Roumains trouvent le moyen de capturer sur la Putna une forte patrouille ennemie dont la reconnaissance était fort gênante pour eux.

MACÉDOINE. — D'importantes chutes de neige, du Varadar au lac Prespa, gênent plus ou moins les opérations ; cependant une certaine activité règne dans quelques secteurs. A Majadag, vers Monastir, il y a eu des rencontres de détachements. A la côte 1.050, les Italiens ont mené de vives attaques contre les tranchées ennemis qu'ils ont bouleversées et d'où ils ont ramené des prisonniers ; les Germano-Bulgares ont tenté de réagir mais n'ont pu enregistrer que de lourdes pertes.

A Salonique, les volontaires grecs continuent à affluer ; il en vient du continent, des îles, des colonies grecques à l'étranger. Depuis une dizaine de jours des centaines de soldats et une quinzaine d'officiers, dégoûtés du gouvernement d'Athènes, ont réussi à s'esquiver de la capitale et à rejoindre l'armée de la Défense nationale. Celle-ci compte actuellement 30.000 hommes dont 1.200 officiers. On compte qu'elle dépassera 62.000 hommes. Des contingents de cette armée, bien équipés, bien entraînés, partent fréquemment pour le front.

En Grèce, l'évacuation du Nord continue ; il y aurait encore à évacuer 6.000 hommes de troupes régulières et 3.000 de gendarmerie. Le gouvernement a relaxé les Venize-

listes, mais il reste encore certains points sur lesquels les alliés n'ont pas reçu satisfaction, ce qui fait que le blocus reste en vigueur.

CAUCASE ET PERSE. — Depuis les grands faits que nous avons signalés en leur temps, on n'a jamais été absolument sans nouvelles du Caucase ; mais il n'était relaté que des opérations de très peu d'importance. D'ailleurs l'hiver est peu favorable aux mouvements de troupes dans cette région. Nos alliés se sont donc bornés à y garder et consolider leurs positions, en attendant que se produise l'occasion des grands gestes dont nous les savons capables. De leur côté les Turcs se sont tenus assez tranquilles, tant parce que la saison leur interdit, à eux aussi, la guerre de mouvements, que parce qu'ils ne sont peut-être pas très en forme. On a vu cependant renaître une certaine activité sur ce front, depuis le succès des Anglais à Kut-el-Amara. Le 26 février on signalait une offensive prise par des détachements russes, dans la région du lac de Van, contre des avant-postes turcs, qui avaient été battus en perdant beaucoup de tués et de prisonniers. A partir de ce moment, on a de temps à autre la nouvelle de quelque engagement qui, s'il n'a pas de résultats très importants, offre du moins l'avantage d'inquiéter les Turcs et de ne pas les laisser prêter une partie des forces qu'ils ont là à l'armée qui vient d'être battue sur le Tigre. Le 3 mars,

on apprend que les Russes ont repris la ville de Hamadan après avoir battu les Turcs qui la défendaient. Cette ville se trouve à mi-chemin entre Téhéran et Bagdad, à 150 kilomètres à l'est de la passe-frontière de Khanikin qui commande la route de Bagdad. Hamadan avait déjà été au pouvoir de nos alliés en 1915. Le 6, la poursuite des Turcs continuait dans cette région : ils tenaient encore le col d'Assad-Abade, mais les Russes le leur ont enlevé le 7. Au sud-est du lac Algol, le 7, ils reculaient vers Daoulet-Abade, vivement poursuivis.

Dans la région de Bidjar, nos alliés venaient à la même date d'engager une bataille contre les Turcs près de Senneh.

MÉSOPOTAMIE. — La poursuite des Turcs en déroute est menée vigoureusement. A la date du 5 mars, la cavalerie anglo-indienne était en train de sabrer l'arrière-garde turque à Lajj, à 9 milles au sud-est de Ctesiphon. Bien que le butin ne fut pas entièrement dénombré, on pouvait déjà annoncer que le nombre des prisonniers faits depuis le début de ces opérations, en décembre 1916, était de 7.000. Il avait été alors pris 28 canons, 19 mortiers, 11 mitrailleuses et plusieurs bateaux de guerre fluviale. Mais ce butin s'est augmenté depuis lors en artillerie, nos alliés ayant de nouveau battu les Turcs en diverses petites rencontres, et de plus ayant repêché de nombreux canons que ces derniers avaient jetés dans le Tigre. Il va de soi que ces faits rendent de plus en plus précaire la position de Bagdad.

Les Russes qui opèrent en Perse menacent, eux aussi, cette ville, car, chassant comme ils le font les Turcs devant eux, ils peuvent arriver à donner la main aux Anglo-Indiens du général Maude. A propos de ce dernier, signalons qu'il vient d'être promu lieutenant-général, en récompense des services qu'il a rendus comme commandant en chef en Mésopotamie.



Mason et la famille Wheeldon, inculpés de complot contre M. Lloyd George.

NOTRE PRIME

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, le **bon-prime** inséré dans ce numéro, à la dernière page des annonces, en y joignant, en mandat-poste, le montant de la commande suivant tarif réduit indiqué sur ce bon. Nous acceptons les photos défectueuses ou à transformer avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

LE PAYS offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.
DE
FRANCE

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 125 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 5 et intitulé : "L'équipement d'hiver dans les tranchées."

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



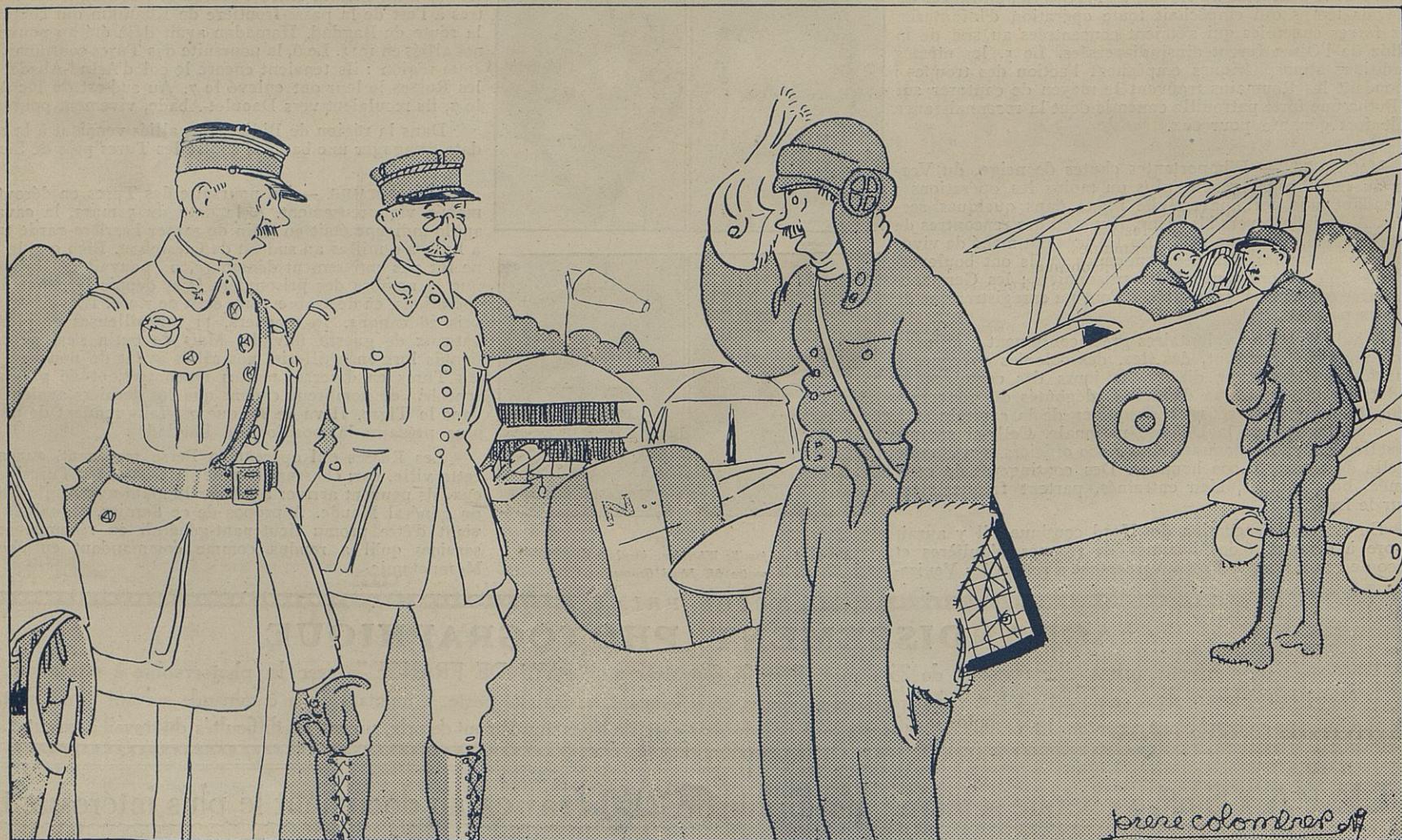
LIQUIDATION

— Hé, les potes, si on faisait baisser un peu le « marc » !



DÉCEPTION

— Mein Gott !... on nous avait dit que ça serait si facile à prendre !
— Ben, je crois que vous avez assez bien pris comme ça !



UN SAVON

— Taisez-vous !!! Je n'ai pas d'observations à recevoir d'un observateur !